

Quelques éléments d'histoire guiziga

G. PONTIÉ

Introduction.

Tenter de reconstituer l'histoire des Guiziga, et à plus forte raison d'établir une chronologie, présente de nombreuses difficultés.

Le premier obstacle auquel on se heurte est l'absence de document écrit antérieur à l'arrivée des Peul (XVIII^e siècle). Les premiers chroniqueurs — et l'on peut regretter qu'ils aient fait école — se sont essentiellement intéressés dans cette région aux grands états de la cuvette tchadienne (Kanem, Baguirmi, Bornou, Mandara), se contentant de noter au passage l'existence de populations « noires » — des montagnards essentiellement — qui vivaient sur les franges de ces grands états et leur servaient de réservoir d'esclaves.

La seconde difficulté — elle n'est pas propre aux Guiziga mais pourrait être généralisée à toutes les ethnies païennes du Nord-Cameroun — réside dans le fait qu'on ne peut pas faire, à la limite, d'histoire ethnique, mais seulement plusieurs micro-histoires de clans. Nous verrons que l'ethnie guiziga, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, est le résultat de migrations de groupes de faible extension, venus d'horizons divers à des époques différentes — souvent récentes — qui se sont retrouvés sur le même territoire, se sont placés sous la protection d'un clan dominant, ou ont été soumis par lui.

Si l'on peut espérer apporter quelque lumière sur le passé de ces sociétés païennes, ce sera essentiellement par le biais de la linguistique qui permettra de déceler les anciens apparentements — et l'on peut regretter que des études comparatives n'aient pas été menées dans cette région de façon plus systématique — et par le recueil des traditions orales qu'il est nécessaire de contrôler par une connaissance approfondie de la société en question. L'inventaire des clans, l'étude de leurs mouvements migratoires, mais aussi de la façon dont ils se sont constitués et de leur statut dans la société, menés systématiquement dans différentes ethnies spatialement proches, seraient vraisemblablement très instructifs. Les travaux archéologiques, tels ceux menés actuellement dans la région de Maroua, peuvent nous donner des

renseignements intéressants sur l'ancienneté d'occupation humaine de différents sites et leur importance relative, mais ne sont guère susceptibles d'éclairer le passé de sociétés — telle la société guiziga — qui ne laissent derrière elle que peu d'œuvres matérielles durables.

Après avoir essayé de repérer dans les travaux antérieurs les premières références aux Guiziga, et de les situer par rapport aux dates historiques sûres dont nous disposons — nous verrons combien cette entreprise est décevante — nous nous attacherons plus longuement, à partir de traditions orales, à tenter de reconstituer l'histoire du peuplement.

Mais nous voudrions auparavant, afin de faciliter la lecture, présenter rapidement la société guiziga (1).

Les Guiziga forment une population païenne que l'on peut estimer à 60 000 personnes environ. Ils occupent dans la région de Maroua une zone essentiellement de plaine, parsemée d'inselbergs. On peut distinguer schématiquement trois groupes principaux, actuellement séparés les uns des autres par une frange de peuplement peul.

— Le groupe numériquement le plus important et le plus homogène, occupe, au sud-ouest de Maroua, l'actuel canton de Moutouroua et le nord du canton de Midjivin.

— Un second groupe, beaucoup plus restreint, que l'on pourrait qualifier de semi-montagnard, occupe, à quelques kilomètres au nord-ouest de Moutouroua, le canton de Loulou.

— Les Guiziga Marva enfin, qui occupaient jadis la ville de Maroua, se répartissent actuellement dans la région de Maroua : au sud jusqu'à la lisière du pays moutouroua où ils cohabitent avec les Peul, au nord jusqu'aux premiers contreforts du Mandara où ils sont étroitement mêlés aux Mofou et aux Peul (2).

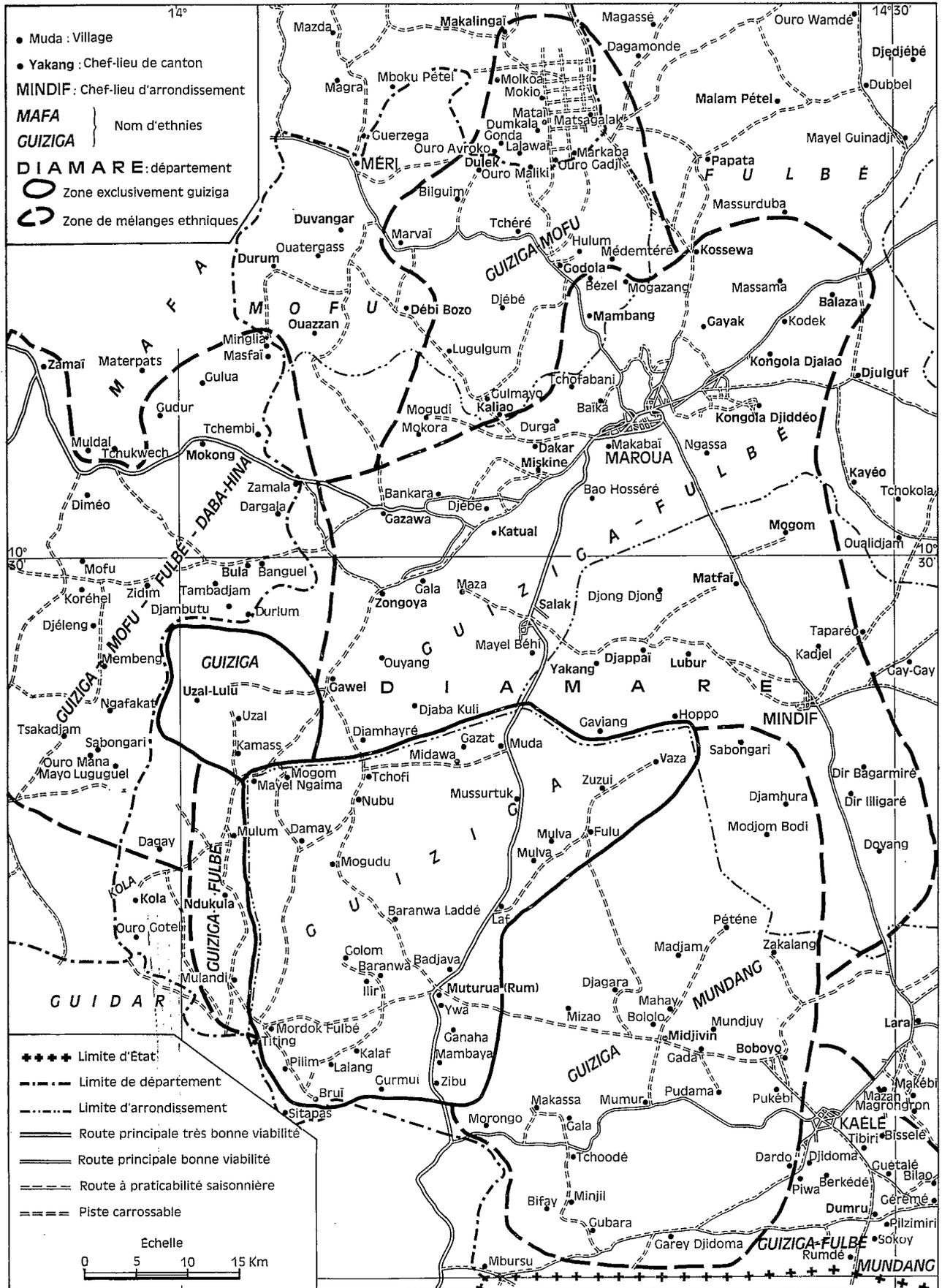
(1) Pour plus de précisions voir Pontié, *Les Guiziga du Cameroun septentrional (l'organisation traditionnelle et sa mise en contestation)*, 1973.

(2) Un quatrième groupe pourrait être mentionné, celui des Guiziga Mban de Midjivin, des Moundang d'origine, qui ne se distinguent pratiquement plus des Guiziga.

O. R. S. I. O. M. Fonds Documentaire

3 - MARS 1983

N° : 02547 ex 1
Cote 5



Carte du pays guiziga

Source : G. Pontié, *op. cit.*, p. 24.

Ces trois groupes sont encore (Moutouroua et Loulou) ou étaient avant l'arrivée des Peul (Marva) organisés en chefferie. Un rapide coup d'œil sur la carte de la répartition ethnique nous permet de constater par ailleurs que les Guiziga sont en contact avec de très nombreuses ethnies (Peul, Mofou, Guidar, Daba, Hina, Kola) : cela expliquerait en partie qu'on leur ait trouvé de nombreux parents.

I. — Quelques grands repères historiques.

1. LES GUIZIGA AVANT L'ARRIVÉE DES PEUL.

Nous avons signalé que nous ne disposons d'aucun document écrit antérieurement à l'arrivée des Peul, susceptible de nous fournir des renseignements concernant directement les Guiziga. On peut seulement avancer, sans grand risque de se tromper, que les Guiziga — mais pouvait-on déjà parler de Guiziga ? — ont subi, au même titre que les autres ethnies païennes du Nord-Cameroun, le contrecoup de la constitution et du développement des grands états voisins, des luttes qu'ils se sont livrées et de leur chasse à l'esclave. C'est en ce sens qu'il peut être intéressant de rappeler très brièvement quelques faits et quelques dates, même s'ils ne semblent avoir avec les Guiziga que de lointains rapports.

a) *Le Kanem et le Bornou.*

Le Kanem s'est constitué vraisemblablement dès le VII^e siècle par l'arrivée de « bandes de nomades blancs, issus du confin de l'Abyssinie, de la vallée du Nil, de la Cyrénaïque, de Tripolitaine et du Fezzan » (3) qui ont fusionné avec des autochtones noirs, vraisemblablement des Sao. Converti à l'Islam dès le XI^e siècle, le Kanem atteignit son apogée au XIII^e siècle, sous le règne de Dunama II. Le royaume s'étendait alors vers le sud, jusqu'aux abords du Mandara et aux marais du Chari. Il ne semble pas que leur territoire de chasse à l'esclave s'étendit au-delà du Mandara, et si les païens du Mandara en ont été directement affectés, les païens de plaine n'en ont, au pire, ressenti que le contrecoup. Les Guiziga occupaient-ils déjà la plaine du Diamaré comme l'affirme J.C. Froelich (4) ? Rien, sinon l'affirmation de cet auteur — qui ne cite pas ses sources —, ne permet de le penser. Plus vraisemblablement certains groupements qui participeront par la suite à la constitution de l'ethnie guiziga se trouvaient alors au Baguirmi, et ont pu de ce fait être victimes de cette chasse à l'esclave.

Affaiblie par les guerres civiles, attaquée par les Boulala, la dynastie du Kanem et ses fidèles durent s'enfuir à l'ouest du Tchad, au Bornou « qui deviendra après une renaissance politique, au XV^e siècle, le siège du nouvel empire » (5). Le Bornou connut à son tour son apogée à la fin du XVI^e siècle, sous l'impulsion du roi Idriss Amsami, dit Alaoma, qui fut un brillant guerrier (attaque de groupements saos un peu trop turbulents, attaque au sud, des Marghi et des Gamergou, guerre contre les Tatala installés sur les rives occidentales du Tchad qui fuirent entre le Mandara et le pays Gamergou). Son influence s'étendait jusqu'au Mandara et au Baguirmi qui n'étaient encore que des royaumes vassaux.

b) *Le Bagurmi et le Mandara.*

Ces deux royaumes nous intéressent plus directement, non seulement pour le rôle important qu'ils seront amenés à jouer par la suite, mais parce qu'ils ont eu des rapports directs avec les Guiziga. Les Guiziga de Maroua — Marva à l'époque — étaient vassaux du Mandara lors de l'arrivée des Peul; certains clans guiziga seraient par ailleurs originaires du Baguirmi.

Le Baguirmi, qui ne dépendait pas de l'ancien royaume du Kanem mais lui servait vraisemblablement de territoire de chasse à l'esclave, s'est constitué en état au début du XVI^e siècle, puis retomba entre 1650 et 1675 sous la suzeraineté du Bornou (6). Il n'en mena pas moins ses propres conquêtes, puisqu'il pilla le pays kotoko, attaqua le Mandara, et fit une incursion dans la plaine du Diamaré où, certainement, les Guiziga se trouvaient déjà (7).

Le royaume du Mandara, qui prit vraisemblablement naissance au XV^e siècle, fut officiellement soumis au Bornou (8). Profitant de leur éloignement — le Mandara était la partie la plus au sud du Bornou — et de la protection naturelle que leur offrait le site montagnard, les Mandara prirent souvent des libertés avec le suzerain, au point que Idriss Alaoma dut intervenir pour rétablir sur son trône de Kérawa, un Wandala qui avait été déposé par son oncle (9). Avant même son islamisation qui daterait de 1715, sous le règne de Bukar, le royaume du Mandara s'étendait au sud-est jusqu'aux dépressions des mayo Mangafé, Raneo, Kaliako (10), Tsanaga, Zoumaïa, etc., qui sillonnent de sud-ouest en nord-est la plaine du Diamaré... au sud-ouest jusqu'aux dernières hau-

(5) Urvoy, op. cit., p. 51.

(6) *Ibid.* pp. 88-89

(7) Mohammadou, « *Les Féroobé du Diamaré, Maroua et Pété* » (les traditions historiques des Peul de l'Adamawa, 1) : l'auteur situe le règne du premier chef guiziga de Maroua, Bi-Marva, de 1690 à 1705, p. 461.

(8) Vossart, Histoire du Sultanat du Mandara, province de l'empire du Bornou, *E.C.*, : 35-36, IV, 1953, pp. 21-52.

(9) Barth, *Travels and discoveries in North and Central Africa*, 1857, vol. II, p. 654.

(10) Il s'agit de Kaliao.

(3) Urvoy, « *Histoire de l'empire du Bornou* », 1949, p. 25.

(4) Froelich, « *Les montagnards paléonigritiques* », 1968, p. 43. « Au XIII^e siècle, les Matakam sont déjà en place dans leurs montagnes où ils travaillent le fer; les Mofou, Guiziga et Maya, encore chasseurs, parcouraient la plaine du Diamaré jusqu'au moment de l'arrivée des Massa.

teurs et aux massifs îles terminaux de la chaîne dite du Mandara (11). J. Vossart précise que « seuls quelques cavaliers, chasseurs d'esclaves, ont poussé exceptionnellement, jusqu'au rocher de Mindif ou même jusqu'au pays moundang et aux vallées du mayo Binder et du mayo Kebbi » (12). Lors de son apogée, sous le règne de *Mai Bukar Guiama* (1773-1828), le Mandara contrôlait plus ou moins le pays s'étendant du Marghi et du Kaghha (Bama) au mayo Kebbi (Lara et Binder) (13). Les Guiziga qui se trouvaient alors dans la plaine du Diamaré leur étaient inféodés.

2. L'ARRIVÉE DES PEUL.

Les Guiziga occupaient leur territoire actuel et étaient constitués en chefferies depuis vraisemblablement peu de temps — un siècle environ — lorsque les Peul entamèrent leur migration vers la plaine du Diamaré. Si les montagnards, plus que les gens de plaine, avaient eu à souffrir des grands états de la cuvette tchadienne, il n'en sera pas de même au début du XIX^e siècle, lors de la conquête peul. Les Guiziga, et notamment ceux de Maroua, seront directement engagés dans la lutte. Aussi dispose-t-on pour cette période d'une documentation, parfois contradictoire et partielle, mais beaucoup plus abondante.

Les Peul ne sont pas arrivés au Nord-Cameroun en conquérants. Ceux que l'on retrouve actuellement dans la plaine du Diamaré, viennent du Bornou, « ils entrèrent dans le royaume du Mandara, ensuite ils vinrent se disperser et habiter le pays des populations connues sous le nom de Mofou, Guiziga, Zamaïa et Mousgoum » (14). Ils étaient alors uniquement pasteurs. Cela se passait vraisemblablement au début du XVIII^e siècle, sous le commandement du premier chef Guiziga, Bi-Marva. Les Peul étaient alors soumis aux Guiziga qui leur menaient la vie dure : les vols de bétail étaient nombreux, ils payaient tribut aux païens pour avoir le droit de faire paître leurs troupeaux. Longtemps ils se virent imposer des droits humiliants allant jusqu'au « jus primae noctis ». « Lorsque ces vexations devinrent insupportables, les Peul se rassemblèrent et tinrent une assemblée, des plus proches aux plus éloignés; ils décidèrent d'un commun accord de déclarer la guerre aux Guiziga » (15). Leur nombre s'étant accru, ils tentèrent, sous la direction de Mohamman Selbe qu'ils venaient de se donner pour chef — il régna de 1792 à 1795 — de secouer le joug païen. Les premières escarmouches auraient eu lieu dans le secteur de Gazawa, village alors placé sous la dépendance du chef guiziga de Maroua. Les Guiziga firent appel au sultan du Mandara, leur protecteur, qui vint d'autant plus volontiers à leur secours qu'il était

lui-même inquiet des menées expansionnistes des Peul. Après avoir subi un premier échec, les Peul revinrent à la charge en utilisant la ruse : la chefferie guiziga de Maroua, sous le règne du sixième chef semble-t-il (16), ayant été scindée en deux parties, les Peul allaient utiliser la situation à leur avantage. « Ils montèrent Bi-Kaliao, frère de Jonkoy, contre son neveu Leta, écrit J. Lemoigne, prétextant que la chefferie de Maroua, plus importante que celle de Kaliao, devait lui revenir de droit. Bi-Kaliao partit en guerre contre Leta qu'il mit en fuite, et les Fulbé n'eurent plus devant eux qu'une armée au lieu de deux, armée qui fut battue à Kaliao » (17). Cette version est confirmée, à quelques variantes près, par une tradition orale recueillie par E. Mohammadou en pays peul (18). Pour arriver à leurs fins, les Peul de Maroua avaient fait appel aux Peul Illaga de Mindif et de Binder, tandis que les Guiziga recevaient l'aide de Moundang installés à Matfay. Battu, le chef Guiziga de Marva se retira à Tchéré, puis fut contraint de se réfugier en pays mandara, à Magdémé (19). Les Peul occupèrent alors Marva, qui devint Maroua, malgré la promesse faite au chef de Kaliao de lui abandonner la capitale. Contraints de se replier au nord de Maroua, à la lisière du pays mofou, dans les villages de Godola, Mambang, Tchéré... qu'ils occupent encore aujourd'hui, les Marva continuèrent à harceler les Peul. Ils réussirent à assassiner, à Maroua, Mohamman Selbe ainsi que son successeur Kawu-Yero. Quant au grand Mohamman Damraka, il aurait passé les quatorze premières années de son règne à combattre les Guiziga (20). En fait les escarmouches ne cessèrent que beaucoup plus tard, et les rapports d'administrateurs mentionneront encore de nombreuses attaques — certes de moindre envergure — de Guiziga contre des Peul.

Mais revenons rapidement à la prise de Maroua qui pose quelque problème. D'après les documents dont nous disposons jusqu'alors, la prise de Maroua se situait en 1808-1809 (21), ou même plus tard

(16) Ibid., p. 481.

(17) Lemoigne, Archives O.R.S.T.O.M., Yaoundé Ms. (non daté).

(18) Mohammadou, op. cit., p. 183, « ... A force de diplomatie, les Peuls parvinrent à semer la discorde entre le fils et son père et s'allièrent Bi Babarang. Ils flattèrent le chef Guiziga et réveillèrent sa cupidité : « Bi Babarang, tu es plus méritant et plus intelligent que ton père, et c'est toi qu'on aurait dû choisir pour commander à Marva. Ne supporte plus de demeurer sous son commandement ! Voici ce que nous te proposons. Nous t'aiderons à prendre le pouvoir à Marva, et en échange tu deviendras notre allié ». Bi Babarang accepta ces propositions et conclut une alliance avec les Peuls ».

(19) Les recensements de 1957 font encore état de la présence de 61 Guiziga installés à Magdémé Guiziga (arrondissement de Mora, canton de Warba).

(20) Mohammadou, op. cit., p. 195.

(21) Lemoigne, *Les pays conquis du Cameroun-Nord*, Archives O.R.S.T.O.M., Yaoundé, (Ms. non daté), p. 83, « En 1808, le modibo Bouba Biroo, envoyé par Bouba de Binder conquiert Maroua grâce à l'appui des Badaoua.

(11) Vossart, op. cit., p. 33.

(12) Ibid., p. 33.

(13) Ibid., p. 41.

(14) Mohammadou, op. cit., p. 169.

(15) Ibid., p. 180.

— J. Vossart parle de 1819 (22) — en tout cas après l'appel à la « guerre sainte » lancé par Ousman Dan Fodio en 1804, dont elle apparaissait comme la conséquence. Les traditions orales recueillies par E. Mohammadou la situent beaucoup plus tôt, vers 1795, donc avant « la guerre sainte ». Les Peul du Diamaré ne se seraient islamisés — ou du moins n'auraient retrouvé leur foi — que sous le règne de Mohamman Damraka (1801-1846) qui aurait été choisi pour chef en raison de ses connaissances religieuses (23).

A peu près à la même période — nous n'avons pas ici de datation précise — les Peul Illaga de Mindif, sous le commandement du sultan de Yola, s'en prirent aux Guiziga de Moutouroua et aux Moundang de Kaélé - Lara - Boboyo - Midjivin. Était alors en place à Moutouroua, d'après les traditions orales que nous avons pu recueillir, le troisième chef Guiziga, Bi-Embulvun. Les populations habitant près des inselbergs de Midjivin - Boboyo - Lara, résistèrent farouchement (24), tandis que les gens de plaine (Garey, Minjil, Goubara, et la vallée du mayo Boboyo) n'avaient d'autres ressources que la fuite à Binder ou à Léré, chez leurs frères de race » (25).

Le siège fut mis devant Rum (Moutouroua); les Guiziga se réfugièrent dans les massifs voisins, mais manquant d'eau et de nourriture, ils durent bientôt capituler. Le lamido de Binder obtint de son suzerain de Yola le commandement des Moutouroua qui passeront à la fin du XIX^e siècle sous l'autorité du lamido de Mindif, à la suite d'une querelle entre le lamido de Yola et celui de Binder. Cette dépendance fut toute nominale : le pays ne fut pas occupé et le chef de Moutouroua continua à exercer son autorité sur les villages relevant jadis de son commandement. Les Peul ne s'aventurèrent que rarement à l'intérieur des terres, pour la perception annuelle de la « Zakat » qui donnait régulièrement lieu à de sanglantes batailles. Les vols de bétail — et parfois la capture des bergers libérés contre rançon — se multipliaient. « Chez les Guiziga, note J. Fourneau, les Peul n'ont jamais réussi à s'installer de façon définitive. Leur domination n'a été que nominale, pour ne pas dire fictive » (26).

Aucune mention n'est faite à cette époque des Guiziga Loulou qui avaient déjà pris possession de leur site montagneux — nous verrons en effet que la chefferie de Loulou semble avoir été légèrement antérieure à celle de Moutouroua —; une tradition orale peul en fait état vers les années 1850, lors

de la fondation de Zongoya. « C'est le lamido Sali (1846-1896) qui envoya deux Peul Illaga du nom de Kawou Fouta et Zounaidou pour aller combattre les fétichistes Guiziga de Loulou et Moutouroua, là-bas, vers le sud du lamidat de Maroua (27).

Les Peul eurent également à combattre à cette époque contre les Zumaya qui occupaient alors la région de Mindif-Ouro-Zangui et avaient à l'époque, disent de nombreux informateurs, bien que vassaux du Mandara, autorité sur la plus grande partie de la plaine du Diamaré. D'après les informations que nous avons pu recueillir en pays Guiziga et auprès du chef Moundang de Lara, cette population aurait été taillée en pièces par les Peul : il n'en resterait que quelques vestiges près d'Ouro Zangui.

Le harcèlement continu des païens — ainsi que les luttes d'influence entre lamidats (28) — ne furent pas les seules vicissitudes auxquelles les Peul furent soumis. Les Mandara n'acceptèrent pas facilement de perdre leur leadership sur la plupart des populations païennes et craignirent même pour leur indépendance, lorsqu'ils virent tous les lamibe accepter de se placer sous l'autorité de l'émir de Yola. Seuls, ou avec l'aide des Bornouan, ils les harcelèrent fréquemment au cours du XIX^e siècle, avec des fortunes diverses. Au cours d'une même année, 1822, ils auraient subi une défaite en compagnie des Bornouan devant Mosféia (il pourrait s'agir de Matfay) près de Maroua, et remporté une éclatante victoire à Eissa (29). Les villages situés entre la ville de Maroua et le Mandara (Pété, Dargala, Bogo..) furent plus d'une fois détruits; l'ancienne capitale du Mandara, Doulo, dut subir plusieurs sièges. Les affrontements durèrent jusqu'en 1893, date de la bataille de Dogba. « Cette bataille de Dogba, note J. Vossart, marque, semble-t-il, la fin de la guerre contre les Peuls. Une limite fut fixée, celle du mayo Mangafé, qui, aujourd'hui encore, marque, avec les mayo Dogba et Ranéo, la zone d'influence du Mandara et la limite du Diamaré » (30). Directement comme mercenaires de l'un ou de l'autre camp, ou indirectement parce qu'ils habitaient sur les lieux des

(27) Mohammadou, op. cit., p. 270.

(28) Lemoigne, (op. cit., p. 84-85) écrit : « quand les Illaga, arrivèrent à Garoua, des différends éclatèrent entre eux et les Badaoua ». Par la suite ils auraient trahi les Guiziga et reçu en récompense la chefferie de Maroua. Si les païens n'ont pas réussi à faire leur unité contre les Peul, il semble qu'il en ait été de même de ces derniers. Lestringant, dans « *Les pays de Guider au Cameroun, essai d'histoire régionale* », signale notamment : « Il semble que des éléments peuls soient introduits dans la zone de Babarkine après une alliance avec les Guidar de Matafal et les Guiziga de Ndoukoulou, alliance qui impliquait pour ces Foulbé l'obligation de ne pas pactiser avec l'Etat peul de Guider ». Cela se passait vers 1850 (p. 281). Nous verrons également que c'est à la suite d'une querelle entre le lamido de Bindir et l'émir de Yola que les Moutouroua, placés sous le commandement de Binder, seront rattachés à Mindif.

(29) Vossart, op. cit., pp. 44-45.

(30) Ibid., p. 47.

(22) Vossart, op. cit., p. 43. Information reprise par Cabot J., *Le bassin du Moyen Logone*, O.R.S.T.O.M., 1965, p. 75, ainsi que par Mveng, *Histoire du Cameroun*, 1963, 553 p.

(23) Mohammadou, op. cit., p. 189.

(24) Le chef de canton de Lara, Zoua, nous parlait récemment d'une alliance entre les gens de Lara-Boboyo-Midjivin, pour tenter de chasser les Peul de leur territoire.

(25) Cournaire, Cedille et Fourneau : *Notes de tournée sur la subdivision de Kaélé*, 1937, Archives de Maroua, p. 21.

(26) Ibid., p. 21.

combats, les païens eurent certainement à pâtir de ces guerres entre frères musulmans.

Peu de temps après, sous le règne du lamido de Maroua Amadou Rufay, les blancs firent leur apparition dans la région. Après la victoire remportée à Maroua, en 1902, sur l'émir Jubeyru, par le lieutenant Dominik, les Allemands seront maîtres du Nord-Cameroun. Les Français et les Anglais leur avaient apporté un précieux soutien : les premiers qui avaient des vues sur le Tchad, en venant à bout du terrible Rabeih (31) retranché à Fort-Foureau, les seconds qui désiraient s'installer en Nigéria, en s'emparant de Yola, coupant ainsi de ses arrières l'émir Jubeyru, à qui ils reprochaient de faire obstacle au commerce sur la Bénoué (32). En instituant le système d'administration indirecte (administration des païens par l'intermédiaire des Peul) ils officialisèrent et par là même renforcèrent la domination du Peul sur l'élément païen. Il fallut attendre 1924 en plaine et 1940 en montagne, pour que les Français instaurent le système de l'administration directe et relèvent les païens de la tutelle peul.

II. — Histoire du peuplement.

L'intérêt de ces brèves références à l'histoire « des autres » — sauf pour la période peul qui s'est révélée plus riche en enseignements — aura été de mieux situer le « climat » dans lequel l'ethnie guiziga s'est constituée. Fuyant devant les chasseurs d'esclaves, des fragments de populations vivant à proximité des grands états musulmans, ont dû abandonner leur territoire, coloniser de nouvelles zones, fusionner avec des populations déjà en place ou les repousser à leur tour, peut-être se constituer en ethnie avant d'être à nouveau dispersés... (33).

Nous allons tenter maintenant, en confrontant les diverses traditions orales et les histoires de clans que nous avons recueillies ou que l'on trouve consignées dans des documents écrits dus, pour la plupart, à des administrateurs, de reconstituer l'histoire du peuplement pour chacune des trois chefferies. L'étude du mode d'organisation d'une chefferie nous permettra de mieux comprendre la capacité de cette société à intégrer des éléments étrangers et de rendre compte par la même occasion de la tendance à

apparenter les Guiziga à de nombreuses autres ethnies.

1. LA CHEFFERIE DE MOUTOUROUA.

Les Guiziga Moutouroua se disent issus de Goudour, près de Mokong, en pays mofou. Les informations recueillies, tant auprès des Loulou, du chef de Goudour que des Moutouroua, confirment cette version, et il ne semble plus y avoir de doute à ce sujet. Avant de s'installer à Goudour, ces Guiziga auraient vécu au Baguirmi. « Bildenguer (prononcer *Bi henger*), premier chef de la tribu, écrit J. Fourneau, était venu du Baguirmi et s'était fixé pendant quelque temps à Goudour » (34). G. Prestat se veut plus précis : « Les Guiziga arrivèrent dans l'actuel canton de Moutouroua vers 1725. Ils viennent du nord-est du Baguirmi, ont traversé le Mandara, les massifs de Mokolo, se sont répandus dans le nord et l'ouest de la plaine de Maroua » (35). Le Baguirmi est-il le point de départ de la migration ou seulement une étape ? En quittant le Baguirmi, les ancêtres des Guiziga sont-ils venus directement à Goudour, comme le laisse supposer la version proposée par J. Fourneau, ou ont-ils perdu le souvenir des étapes intermédiaires ? Il ne nous est pas possible de prendre position. A Goudour, les Guiziga auraient cohabité avec les Mofou et les Mafa, « mais chacun vivait dans un quartier séparé » disent les Guiziga. On peut effectivement noter la présence dans plusieurs ethnies de groupements se disant issus de Goudour. C'est le cas chez les Mofou, les Mafa, les Kapsiki, les Guiziga, les Daba et même les Moundang (36). A partir de cette constatation, toutes les hypothèses sont permises : ainsi K. Strümpell (37) considère-t-il les Moutouroua comme un sous-groupe des Daba, au même titre que les Hina et les Mozgoy, et les situe dans les villages de Loulou, Ouzal, Ndukula, Yakang, Laf et Rum.

Bi henger, fondateur de la chefferie, aurait, à la suite d'une querelle avec les membres de sa famille, dérobé à Goudour un objet sacré vénéré par sa « tribu », et émigré vers le sud en compagnie de son jeune frère, d'un camarade, et vraisemblablement d'un groupe de « clients ». Au cours de son déplacement, il fit étape à Loulou alors placé sous

(31) Rabeih était un aventurier venu d'Égypte, qui pilla la région de Fertyt, le pays Sara, le Baguirmi, le Bornou, après avoir combattu le Ouadaï. « La renommée de Rabah s'étendait au loin, signale Lemoigne, on parlait de lui, et on le craignait au Bornou, au Kotoko et au Diamaré ».

(32) Lestringant, op. cit., p. 154.

(33) Il ne faudrait évidemment pas en conclure pour autant que tous les mouvements de populations qui ont eu lieu à cette période sont la conséquence de pressions exercées par les États voisins. Les traditions orales font également état de luttes entre tribus païennes, voire à l'intérieur d'un même groupement, qui ont pu provoquer des mouvements de populations, certainement de moindre amplitude, mais tout aussi nombreux.

(34) Cournarie, Cedille et Fourneau, op. cit., p. 2.

(35) Prestat, *Les Guiziga de la subdivision de Kaélé*, 1947, Archives de Maroua.

(36) La linguistique confirmerait très certainement ces apparentements. Nous avons pu relever, à la lecture des ouvrages ou articles de Martin « *Les Matakam du Cameroun* », de Vincent « *Divination et possession chez les Mofou, montagnards du Nord-Cameroun* » in *J.S.A.*, XLI, I, 1971, et de M. Richard « *Traditions et coutumes matrimoniales chez les Mada et les Mouyeng* », 1972, de nombreux termes communs avec la langue guiziga, aussi importants que : jeune homme, homme, femme, chef, mil...

(37) Strümpell, « *Wörterverzeichnis der Heidensprache des Mandara-Gebirges-Adamaoua* », cité par Lestringant, op. cit., p. 101.

le commandement du deuxième chef, Sirlaw, fils de Barlaw (la chefferie de Loulou serait donc antérieure à celle de Moutouroua). Il se restaura, passa la nuit, et repartit le lendemain, abandonnant à Loulou quelques membres de sa suite qui prirent par la suite, en même temps que leurs parents installés à Moutouroua, le nom de Moutouroua Molokotokom. Arrivé à l'emplacement actuel de Moutouroua, Bi *henger* fonda *Rum* (« la plaine »). Il envoya son jeune frère enterrer l'objet sacré sous la montagne Molokotokom; celui-ci devint *masay* (chef religieux), chargé de garder le grand *kuli* (38) : il fonda la lignée des Moutouroua Malokotokom. Le camarade de Bi *henger* s'installa à Masaplis dont il devint *masay*, ancêtre fondateur des Moutouroua *ngi masay* Yuwa. De nos jours encore, le *masay* Molokotokom et le *masay* Yuwa jouent un rôle éminent lors de l'intronisation d'un nouveau chef à Moutouroua et de la grande divination (39).

Lors de son arrivée, dit la légende, Bi *henger* aurait trouvé la place « vide de gens »; ce n'est que plus tard qu'il découvrit la présence de quelques autochtones vivant dans les rochers qui surplombent Moutouroua. Les premiers qui vinrent faire leur soumission furent dix Mbana de Léré — des Moundang — ils vécurent avec le chef et devinrent des Mbana Rumu. « Ils savent qu'ils sont Moundang d'origine, disent nos informateurs, mais sont devenus de vrais Guiziga ». Le chef apprit ensuite que vivait sur la montagne un solitaire, qu'il eut beaucoup de mal à « apprivoiser ». Considéré comme le plus ancien occupant des lieux, cet homme connaissait bien les génies de la terre et était le mieux à même de les rendre favorables ou hostiles. Bi *henger* fit en sorte de se concilier ses bonnes grâces en lui offrant un os, seule nourriture qu'il accepta, et une épouse; il l'intégra à son groupe de parenté sous le nom de *Muhumbudá teq* (litt. celui qui mange l'os). Il découvrit ensuite près des éboulis de Mogo un autre groupe d'indigènes qu'il intégra également à son groupe de parenté sous le nom de Moutouroua Mogo; il en fit de même quelque temps après avec les Gulinjer (nom d'une herbe). Les grands devins, *mipra kuley* (« ceux qui voient les *kuli* »), capables de prévoir l'avenir non seulement pour les Moutouroua mais pour l'ensemble du pays guiziga, sont descendants des Mogo et des Gulinjer. Les Mogo remplissent par ailleurs une autre fonction importante : ils sont fossoyeurs des Moutouroua *ngi buy* (« les Moutouroua du chef »). Certains informateurs

nous ont également affirmé que d'autres autochtones, les Tahay, Koroko et Ganaha, avaient été absorbés de la même manière par les Moutouroua. Il n'est pas impossible que ce même processus ait joué pour les Moutouroua Koroko et Ganaha, dont on ne retrouve aucune trace dans la charte généalogique des Moutouroua.

Ce récit de l'installation de Bi *henger* à Moutouroua, où sont étroitement mêlés le réel et le légendaire, nous semble intéressant moins par les renseignements — fragmentaires — qu'il nous donne sur l'origine du peuplement, que par ce qu'il nous laisse entrevoir du processus d'intégration des étrangers et de la constitution de la chefferie. Un leader, suivi de ses « clients » arrive dans une zone déjà occupée, s'impose aux autochtones — pacifiquement disent les Guiziga, mais rien n'est moins sûr — les intègre artificiellement à son groupe de parenté, leur distribue quelques fonctions, et ses descendants reconstituent une légende dans laquelle il n'apparaît pas comme un conquérant mais comme un organisateur et un protecteur. Nous aurons l'occasion de parler de nouveau de cette question, mais revenons à « l'histoire ».

Bi *henger* était installé depuis peu de temps à Moutouroua lorsque des émigrants venus de Léré, des Moundang que les Guiziga nommèrent Mbana, créèrent Midjivin et les villages environnants. Midjivin n'étant séparé de Moutouroua que par quelques kilomètres de brousse, les Moutouroua tentèrent bientôt de déloger les Mbana. Après avoir subi une première défaite, ils remportèrent sous la conduite de Bi Zumizaŋ, fils de Bi *henger*, une éclatante victoire. « Par la suite, note J. Fourneau, les relations devinrent moins tendues et bientôt amicales. Au temps de Bi Nyenye (3^e chef de Moutouroua) (40) et de Mindir Giday (2^e chef de Midjivin) les deux tribus se rencontrèrent sur les lieux mêmes de leur premier combat pour faire la paix... Le sacrifice du chien scella l'alliance sacrée qui, jusqu'à nos jours, n'a jamais été trahie » (41). Actuellement, les Mbana de Midjivin ne parlent pratiquement plus que la langue des Guiziga et ont adopté la plupart de leurs « coutumes » (42). On les retrouve en grand nombre dans les villages relevant de la chefferie de Moutouroua, et rien ne les distingue des « vrais Guiziga ».

Les Moutouroua acquièrent rapidement un grand prestige à la suite de leur premier chef Bi *henger*, qui à plus d'un titre ne pouvait être considéré comme un homme ordinaire. Il avait dérobé impunément un objet sacré et avait fait preuve en l'occurrence d'un pouvoir religieux exceptionnel; il s'était imposé aux autochtones qu'il avait intégrés à son groupe

(38) Le mot *Kuli*, utilisé également par les Mofou, désigne tout ce qui a un rapport avec le monde surnaturel : il a un sens proche de celui du mot « *mana* ». Il désigne ici le lieu sacré du village où seul le *masay* a le droit de pénétrer. Le *kuli* de Molokotokom est très valorisé puisqu'il a une action au niveau de la chefferie toute entière et même au delà, disent les Moutouroua.

(39) Cette grande divination a lieu à Moutouroua tous les ans. Elle a pour but de prévoir l'avenir pour une année et pour tout le pays guiziga, et de déterminer éventuellement les moyens d'agir sur cet avenir.

(40) Il s'agit vraisemblablement de Bi-Emboulvun et non de Bi Nyenye qui fut le sixième chef de Moutouroua (le septième si l'on compte la régence de Bi Tivigid).

(41) Cournaire, Cedille et Fourneau, op. cit., p. 4.

(42) Ibid., p. 4.

de parenté et s'était illustré, en la personne de son fils, lors de la guerre contre les Midjivin, montrant ainsi ses qualités guerrières; il était très riche, puisqu'il avait, disait-on, trois cents femmes et une nombreuse progéniture; enfin il est mort dans des circonstances exceptionnelles, puisqu'il avait prévu sa mort et s'enfonça vivant dans la terre sous les yeux des Guiziga qu'il avait convoqués à cet effet.

Le prestige des Moutouroua, le type d'organisation politique, religieuse et militaire qu'ils mirent en place, leur permit d'intégrer — ils se seraient soumis d'eux-mêmes, disent-ils — les groupements venus d'horizons divers créer les villages à proximité de leur territoire. En fait, il valait mieux pour eux payer tribut et se placer sous la protection des Moutouroua, plutôt que de subir de trop fréquentes razzias. Dans chaque village nouvellement créé, le chef de Moutouroua envoyait pour le représenter l'un de ses fils ou frère qui avait pour mission de prélever l'impôt, de rendre la justice — assisté de représentants des villageois — et d'une façon plus générale, de veiller au niveau du village à l'exécution des ordres émanant de l'autorité centrale. Il n'était qu'un fonctionnaire, qui pouvait être muté ou même destitué. La mort du chef de Moutouroua et son remplacement par son fils aîné entraînait en effet une redistribution des chefferies de villages : le nouveau chef remplaçait ses oncles ou ses frères par ses fils, écartant ainsi toute possibilité de constitution de chefferies parallèles susceptibles de faire sécession. Un corps de fonctionnaires, les *mijivid* (litt. « ceux de la route »), assuraient en permanence la liaison entre le pouvoir central et les divers villages de la chefferie. La fonction de *masay*, chef religieux chargé des cultes agraires, était assuré par le fondateur du village, auquel succédait son fils aîné. Tant au niveau de la chefferie dans son ensemble que de chacun des villages, coexistaient donc deux types d'autorité : l'une — politique — exclusivement entre les mains des Moutouroua *ngi buy*, l'autre — religieuse — entre les mains des autochtones. Tous les villageois, quelle que soit leur origine clanique, voire ethnique, sont directement concernés par le culte en l'honneur du *kuli* du village et doivent se soumettre à l'autorité du chef. Tous les ressortissants de la chefferie sont également concernés par les grandes fêtes religieuses qui ont lieu à Moutouroua, et notamment la grande divination, et pouvaient à tout moment, en matière de justice en particulier, demander l'arbitrage du chef de Moutouroua. Tant au niveau du village que de la chefferie, l'individu prend ainsi rapidement conscience de son appartenance à un groupe solidement structuré. L'organisation militaire contribuait également à créer une certaine unité entre ces groupements hétérogènes. En vue des expéditions menées essentiellement contre les Hina, les Kola, les Mozgoy et les Duay, disent nos informateurs, le recrutement était organisé au niveau de tous les villages. Armés d'un bouclier, d'un poignard, et d'une épée forgée par les *Maçalam* (litt. « épée ») de Loulou, les guerriers étaient placés sous le commandement d'un chef

de guerre, le *Bi gawlay* (« chef des jeunes gens ») obligatoirement choisi parmi les membres du lignage du chef.

Si des groupes de faible extension peuvent, dans des sociétés dites « acéphales » — c'est le cas de la plupart des sociétés montagnardes où le village ou le massif constitue l'unité politico-religieuse d'extension maximum — garder longtemps le souvenir de leur origine et conserver certains particularismes, il n'en est pas de même au sein de la chefferie de Moutouroua où les étrangers sont rapidement intégrés.

Ainsi, sont actuellement devenus Guiziga : des Moundang, des Mofou, des Guidar, des Daba... et la liste n'est pas exhaustive.

— Le village de Laf a été créé par des *Dirdew* venant de Dirdao, près de Kaélé, qui sont également représentés à Loulou.

— Le village de Muda a été créé par des *Mistida* originaires de Mahay, près de Midjivin (certains disent venir de Dumru, et il s'agit vraisemblablement de Moundang). Ces *Mistida* sont également représentés à Lara, en pays moundang : ils seraient même, aux dires du chef de Lara, parmi les premiers arrivants.

— Plusieurs villages de la partie sud du canton de Moutouroua auraient été créés par des Guidar : c'est le cas de Gilpi, Pilim, Buruy, Gurmuy, Ilir. Ces Guidar sont aujourd'hui considérés comme des Guiziga à part entière.

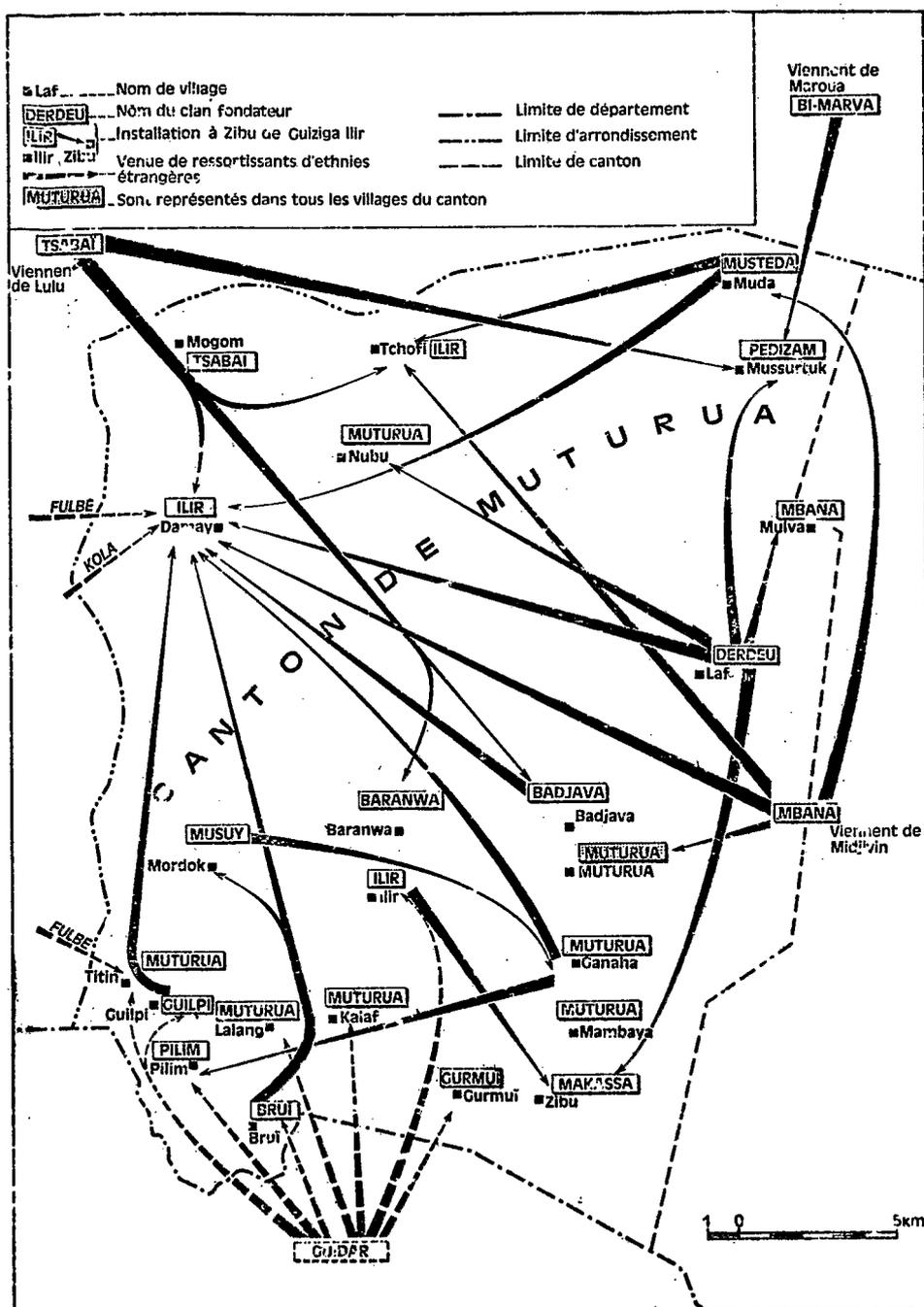
— Des Daba, devenus Guiziga Mozgoy, sont représentés dans les villages de Gilpi, Mulandi, Buruy, Mulum, Ndukula, Damay...

— Des Mofou, venus de Douvanger, ont créé le village de Foulou, dans la partie nord du canton de Midjivin : ils ont pris le nom de Guiziga Foulou.

Il faudrait ajouter à cette courte liste, les Mbana, venus de Midjivin et d'autres secteurs du pays moundang, que l'on retrouve en grand nombre dans la chefferie de Moutouroua : les Mbana buy, les *Sihubur*, les Bololo, les Gizingiri, les Gaviang, les Mipirdi, les Gojonka, les Hopo...

On peut penser par ailleurs, vu la façon dont les clans guiziga se constituent, que de nombreux autres groupements considérés aujourd'hui comme des Guiziga « purs » sont en réalité d'origine étrangère. Nous avons vu à ce sujet comment, *Bi genger* avait intégré à son groupe de parenté les quelques autochtones vivant sur les massifs de Moutouroua.

C'est en s'installant sur un nouveau territoire, en créant un nouveau village, que les individus qui, pour des raisons diverses, se sont désolidarisés de leur groupe initial, créent une nouvelle descendance. L'oubli des relations de parenté avec le groupe d'origine, favorisé par le nombre de générations qui se sont écoulées depuis la séparation, l'éloignement dans l'espace et l'intégration dans une structure pré-établie, transformera rapidement ce nouveau lignage



Carte de la répartition des clans dans les principaux villages du Canton de Moutouroua.

Source : G. Pontié, *op. cit.*, p. 76.

en un nouveau clan. Ce clan nouvellement créé adoptera généralement le nom du village qu'il a fondé ou sur lequel il s'est constitué, et rien ne le distinguera plus des autres Guiziga. L'intégration sera d'autant plus rapide que les nouveaux arrivants n'appartenaient pas toujours au même groupe de parenté, ou qu'ils considèrent comme plus honorifique d'appartenir à l'ethnie guiziga. Ainsi, les Mofou installés en pays guiziga, même depuis peu

de temps, avoueront difficilement leurs origines, estimant en devenant Guiziga avoir franchi un échelon dans la hiérarchie ethnique.

Il en sera de même des Guiziga partis s'installer sur le territoire d'une chefferie étrangère. J. Les-tringant signale par exemple que la chefferie mozgoy aurait été créée vers 1868 par un Guiziga venu de Rum, Loua Toumba, du clan Dalao (?) qui serait passé par les villages de Dédébé, Lémass, Zidim.

Ces Guiziga qui reçurent le nom de Mazagway, parlent actuellement le Guidar (43). La plupart de ces Mazagway ont certainement oublié leurs origines guiziga.

En résumé, on trouve donc à Moutouroua : un groupe important venu de Goudour, les Moutouroua, qui se sont appropriés le pouvoir politique, ont pu accumuler des richesses et avoir ainsi une nombreuse descendance, et des groupements d'importance numérique variable, venus d'autres chefferies guiziga, du pays moundang, mofou, daba, guidar, et vraisemblablement d'autres régions encore.

2. — LA CHEFFERIE DE LOULOU.

Beaucoup moins importante quant au nombre de ses ressortissants, la chefferie de Loulou ne retiendra que brièvement notre attention.

Les Guiziga *Cabay*, fondateurs de la chefferie de Loulou, sont les seuls Guiziga se disant autochtones : ils seraient sortis de la montagne même de Loulou. L'ancêtre fondateur, Barlaw, habitait sur la montagne le quartier de Marbay. Son fils aîné, Sirlaw, lui succéda, alors que deux autres de ses fils allaient créer les quartiers de Jikaka et de Zamala dont ils devinrent, en toute logique, les *masay*. Le troisième fils que ses frères avaient surpris en train d'enterrer un mort, devint fossoyeur-forgeron et fonda la lignée des *Cabay gudi* (« *Cabay forgeron* »).

Vinrent ensuite du pays mofou, de Jeleng disent certains, de Wouzal prétendent d'autres informateurs, des *Maqalam* qui demandèrent au chef l'autorisation de s'installer, et créèrent le quartier de Zip (44). Puis vinrent des Manga, de Jagala, près de Hina; des Midi originaires de Ndoukoula (ouest de la chefferie de Moutouroua); des Moulda, originaires de Mokong, en pays mofou; des Wilé, partis de Zidim; puis des Miziv venus de Goudour qui essaierent également dans le pays des Moutouroua où ils prirent le nom de Zuzuy (« en bonne santé »)... Certains groupes tels les *Maqalam*, étaient déjà constitués avant de venir à Loulou, d'autres ont certainement fait leur unité sur place.

Même s'ils répugnent à le reconnaître — nous en avons indiqué les raisons — l'origine de la plupart des Guiziga installés à Loulou, incline à penser qu'ils ont une parenté étroite avec les Mofou. Les études menées actuellement dans la région mofou par J.F. Vincent, permettront très certainement de confirmer ce point de vue. Les Guiziga installés à Bourkalaf ont d'ailleurs gardé avec leur pays d'origine des relations étroites : ils n'ont pas de *kuli* spécifique et de ce point de vue dépendent de Goudour.

(43) Lestringant, op. cit., p. 325.

(44) Le *masay* de Zip acquit rapidement un grand prestige : il est considéré comme le plus grand *masay* de Loulou. Nous avons signalé par ailleurs que les *Macalam* étaient des forgerons renommés.

Les Guiziga de Loulou, à tort nous semble-t-il, ont parfois été assimilés aux Moutouroua, par K. Strümpell par exemple. Le fait que l'on retrouve à Loulou des ressortissants du groupe moutouroua a pu l'induire en erreur : ces Moutouroua, nous l'avons indiqué, faisaient partie de la suite de Bi *genger* et ne sont aucunement apparentés aux *Cabay*. La deuxième source d'erreur possible réside dans le fait que pendant longtemps, une partie importante de la chefferie de Loulou (Ouzal et Loulou-bas notamment) a été placée sous la domination des Moutouroua. Venus chasser dans la brousse proche de Ouzal, les Moutouroua étonnèrent les gens de Loulou par leur habileté : en échange du gibier, ceux-ci acceptèrent de se soumettre au chef de Moutouroua. S'il ne nous est pas possible de déterminer à quelle époque eut lieu cette annexion, nous savons par contre que la chefferie de Loulou ne recouvra l'intégralité de son territoire qu'en 1944.

3. — LA CHEFFERIE DE MAROUA.

Les diverses théories avancées sur l'origine des Bi-Marva, sont à la fois beaucoup plus nombreuses et contradictoires. Ce groupe, occupant jadis la ville de Maroua, fut directement engagé dans les combats contre les Peul, et les traditions orales des Peul de Maroua, recueillies par E. Mohammadou, en font longuement état. Nous avons signalé par ailleurs, qu'une partie importante de ces Guiziga était disséminée au nord de Maroua où ils se mêlent étroitement aux Mofou, au point que certains ne savent plus aujourd'hui s'ils sont Mofou ou Guiziga. Cela rend la situation encore plus complexe et ouvre la voie à tous les apparentements.

Une tradition orale recueillie par J.C. Zeltner, fait venir les Guiziga Marva de Léré. « La tradition guiziga qui fait venir les premiers chefs guiziga de Léré, écrit-il, est confirmée par une tradition recueillie à Maroua par le modibbo Bakari. Les Guiziga seraient venus de Gon, lac de Léré. A l'origine ils formaient la tribu des Mbana. A leur arrivée à Maroua, ils auraient trouvé les Mofou, qu'ils auraient refoulé dans la montagne. Les Guiziga par contre affirment que les Mofou ont toujours vécu dans la montagne et qu'il n'y a jamais eu d'inimitiés entre eux. Les Mofou fournissaient aux Guiziga les outils de la forge. Les Guiziga payaient les Mofou avec les produits de l'élevage et de la culture » (45). Une autre tradition orale rapportée par J. Fourneau, indique qu'un Moundang aurait exercé la fonction de « ministre » du chef guiziga de Maroua. « Les premiers Moundang arrivés dans le pays, écrit-il, se fixèrent dans la région de Midschvin, (il s'agit de Midjivin) il y a environ 250 ans (?). La tradition rapporte que quatre frères, fils du chef de Léré quittèrent leur pays pour monter dans le nord. En

(45) Zeltner, Notes relatives à l'histoire du Nord-Cameroun *E.C.*, 35-36, IV, 1953, pp. 5-18.

passant par Sokoye, ils arrivèrent à Minjil où l'un des frères s'arrêta là, à Taoudé un deuxième lâcha ses compagnons. Baldawar Metchafiou (prononcer *Bahawar munja fuyuk* : « fromager sans fleur »), le seul dont le nom nous soit parvenu, s'installa à Midschvin. Le quatrième enfin continua son chemin jusqu'à Maroua où le chef Guissiga le prit pour ministre » (46). Une information que nous avons recueillie au début de notre séjour chez les Guiziga, tendrait à confirmer ces relations entre Guiziga Marva et Mbana. Le chef de Midjivin aurait en effet envoyé, il y a quelques années seulement, une délégation de Guiziga Mbana à la sous-préfecture de Méri pour marquer son étonnement devant la nomination d'un chef guiziga dans cette région, sans qu'il eût été au préalable consulté. C'est vraisemblablement là le résultat de migrations consécutives à la conquête peul, comme le soulignent dans un rapport, Cournarie, Cedille et Fourneau : « Les Moundang de Matfaï s'allièrent aux Guiziga de Marva pour s'opposer à cet ennemi commun (les Peul). Ils furent défaits par les Peul et durent se réfugier sur le massif de Dougour... dans la lutte, la fuite et l'exil, Moundang et Guiziga se mélangèrent de plus en plus. Le souvenir des ancêtres moundang s'est cependant conservé intact dans la région de Kalialo, de Jebé et de Sakidjébé - Goudour, où les habitants se disent « Mbana » (47). Que le chef Bi-Marva et son ministre soient d'origine mbana, que des Mbana aient émigré au nord de Maroua, ne veut pas dire pour autant que les ressortissants de la chefferie Marva soient des Moundang. Les Bi-Marva qu'il nous a été donné d'interroger disent venir du Baguirmi, et non de Léré. La version présentée par un Guiziga Marva Pidizam confirme la différence d'origine entre le chef et les autres Marva. Le chef Marva ne serait pas originaire de Marva et il n'était pas le premier installé; il ne s'est pas imposé par la force, mais aurait été choisi au contraire à cause de sa faiblesse et de son dénuement et, par voie de conséquence, de son aptitude à mieux rendre la justice. « Avant de nous appeler Marva Pidizam, nous confia-t-il, nous nous appelions Jogom (litt. « fort »), nous étions très forts et très riches; nous avons choisi pour chef un homme qui était très pauvre afin qu'il rende bien la justice, et nous sommes devenus des Guiziga Marva ». Il semble bien que le chef ne se soit pas contenté par la suite d'un pouvoir d'arbitre, puisqu'on le retrouvera à la tête de ses troupes lors de l'attaque contre les Peul.

Une tradition orale recueillie par Mohammadou, auprès de Peul de Mindif, apparente les Guiziga de Maroua aux Zumaya. « Le chef des Zumaya s'appelait Bi Dagoum, c'est lui qui vint se fixer sur les terres de Mindif, alors que son frère cadet, du nom de Bi Marva allait s'installer sur le territoire de Maroua. Avant l'arrivée des Peul c'étaient

les Zumaya qui étaient les maîtres de toutes les terres s'étendant de Léré jusqu'à Maroua » (48). Après avoir passé en revue les différentes hypothèses qu'il a recueillies sur l'origine des Guiziga, cet auteur conclut : « Si l'on se fonde sur ces renseignements dont les données sont parfois contradictoires, les Guiziga ne seraient pas seulement apparentés aux Moundang, mais également aux Zumaya, qui seraient eux-mêmes une fraction des Guisay. En dernière analyse, les Guisay étant eux-mêmes une branche des Toupouri, les Guiziga auraient donc également eu des liens de parenté avec ces derniers » (49). Si nos informateurs Guiziga connaissent l'existence des Zumaya, ils ne se montrent pas très prolixes à leur sujet; ils se souviennent qu'ils occupaient jadis la plaine de Mindif et disent qu'ils ont pratiquement disparu. Ils ne nous ont jamais parlé d'une parenté même lointaine avec les Zumaya, ni les Moutouroua (et cela se comprend aisément) de leur soumission à ces mêmes Zumaya. Les informations que nous avons pu recueillir auprès du chef de Lara sont par contre beaucoup plus précises. « Les Zumaya sont des Muzugun, ils sont venus du côté de Guisay. Ils commandaient Moutouroua, Loulou, Dargala, Mindif, Midjivin, Damay, Dambay, Lamordé (ouro-Zangui). Ils ne commandaient pas la zone comprise entre Gudum-Gudum et Guirvidig, ni Bi-Dogom (?), Léra et Bi-Marva. Le chef zumaya s'était mis d'accord avec ces quatre chefs pour se partager la région. A cette époque Lara n'existait pas, les gens étaient à Léra, Ding-Ding, Goussor, Bouzou, Gadja... Il y a encore quelques Zumaya à Lamordé, Ilkim (ou Kilgim), Doyang, Boboyo. Les Zumaya sont toujours restés des *kado* (païens) ».

Les Guiziga Marva auraient également des liens de parenté avec les Mofou, si l'on se fie à une tradition assimilant à des chefs Marva les chefs mofou de Durum (50). La parenté avec les chefs de Durum est également « assumée » par les ressortissants du clan du chef de Moutouroua, qui font du premier chef de Durum le frère de Bi *henger*. « Ceux qui connaissent bien leur parenté, nous confiait un Moutouroua *ngi buy*, ne peuvent pas se marier avec les gens de Durum, mais on ne le dit pas parce que c'est honteux d'être parent avec un Mofou ».

Il nous est difficile de confirmer ou de réfuter une à une toutes ces informations, d'autant plus que les enquêtes que nous avons menées dans cette région guiziga n'ont pas été particulièrement centrées sur ce point. Il est cependant permis de penser qu'a pu jouer ici le même processus d'intégration qu'à Moutouroua. L'erreur consisterait à vouloir considérer les Bi-Marva comme un groupe homogène. Si l'on admet que les Bi-Marva se sont constitués à partir de groupements hétérogènes, on peut appeler tel groupe aux Mofou, tel autre aux Moun-

(46) Cournarie, Cedille et Fourneau, op. cit., p. 3.

(47) Ibid., p. 3.

(48) Mohammadou, op. cit., p. 359.

(49) Ibid., p. 359-360.

(50) Ibid., p. 173.

dang, aux Zumaya ou — pourquoi pas ? — aux Toupouri, sans que les informations soient pour autant contradictoires. Mais revenons rapidement à l'histoire de la chefferie.

D'abord unifiée, la chefferie a été scindée en deux parties — au bout de quatre ou de six générations selon les informateurs —. Le chef de Marva avait autorité sur les Guiziga Hulum, Jogom (Mambang, Gajolé, Pidizam), Godola (ou Degen), Medentéré, Dogba, Tchéré, Mikiri, Tchakidjébé, Dougour... Le chef de Kaliao sur les Kaliao, Bilgim, Sambala (notamment Miskine), Jébé, Budugu... Notons que malgré les protestations des intéressés, les Dougour et les Tchakidjébé sont encore considérés par la plupart de nos informateurs, comme des Mofou. On peut remarquer ici, comme à Moutouroua, que dans la plupart des cas, les Guiziga ont pris le nom du village qu'ils ont créé ou dans lequel ils se sont constitués.

4. — LES RELATIONS ENTRE LES CHEFFERIES : ESSAI DE CHRONOLOGIE.

Les Moutouroua prétendent que jadis ils commandaient tous les Guiziga, aussi bien les Bi-Marva que les Loulou. Cette version est évidemment contestée par les deux groupes en question. S'ils ne précisent pas à la suite de quelle péripétie ils perdirent leur hégémonie sur les Bi-Marva, ils affirment par contre que leur territoire fut amputé de sa partie nord-ouest, en 1944, à la suite de la « ruse » du chef de Loulou qui réussit à tromper l'administration française et à faire valoir des droits qu'il n'avait pas sur une zone relevant traditionnellement de la chefferie de Moutouroua. « Avant d'être intronisé à Moutouroua, le futur chef ne devait-il pas selon la tradition être chef à Ouzal ? ». Nous avons indiqué que les Loulou contestent cette version des faits.

Si l'on essaie de reconstituer les liens de parenté éventuels entre les trois chefferies, on se heurte aux mêmes contradictions. Les Loulou reconnaissent avoir des liens de parenté, qu'ils ne précisent d'ailleurs pas, avec les Bi-Marva, mais refusent toute forme de parenté avec les Moutouroua qui eux-mêmes refusent toute forme d'apparentement avec les Loulou et les Bi Marva. Ils n'en constituent pas moins, à quelques variantes près, une unité linguistique et culturelle et chaque chefferie a sur son territoire des ressortissants des autres chefferies.

Si l'on essaie maintenant de classer les chefferies en fonction de leur ancienneté, on cristallise à nouveau les oppositions, chacun voulant s'attribuer le bénéfice de l'antériorité. Les Moutouroua veulent bien admettre pourtant l'ancienneté plus grande des Loulou, groupe à leurs yeux de peu d'importance, mais affirment que lorsque Bi *ɛɛŋger* a quitté Goudour pour venir fonder Moutouroua, les ascendants de Bi-Marva s'y trouvaient encore. Quant aux Pidizam, du groupe Bi-Marva, ils prétendent avoir été

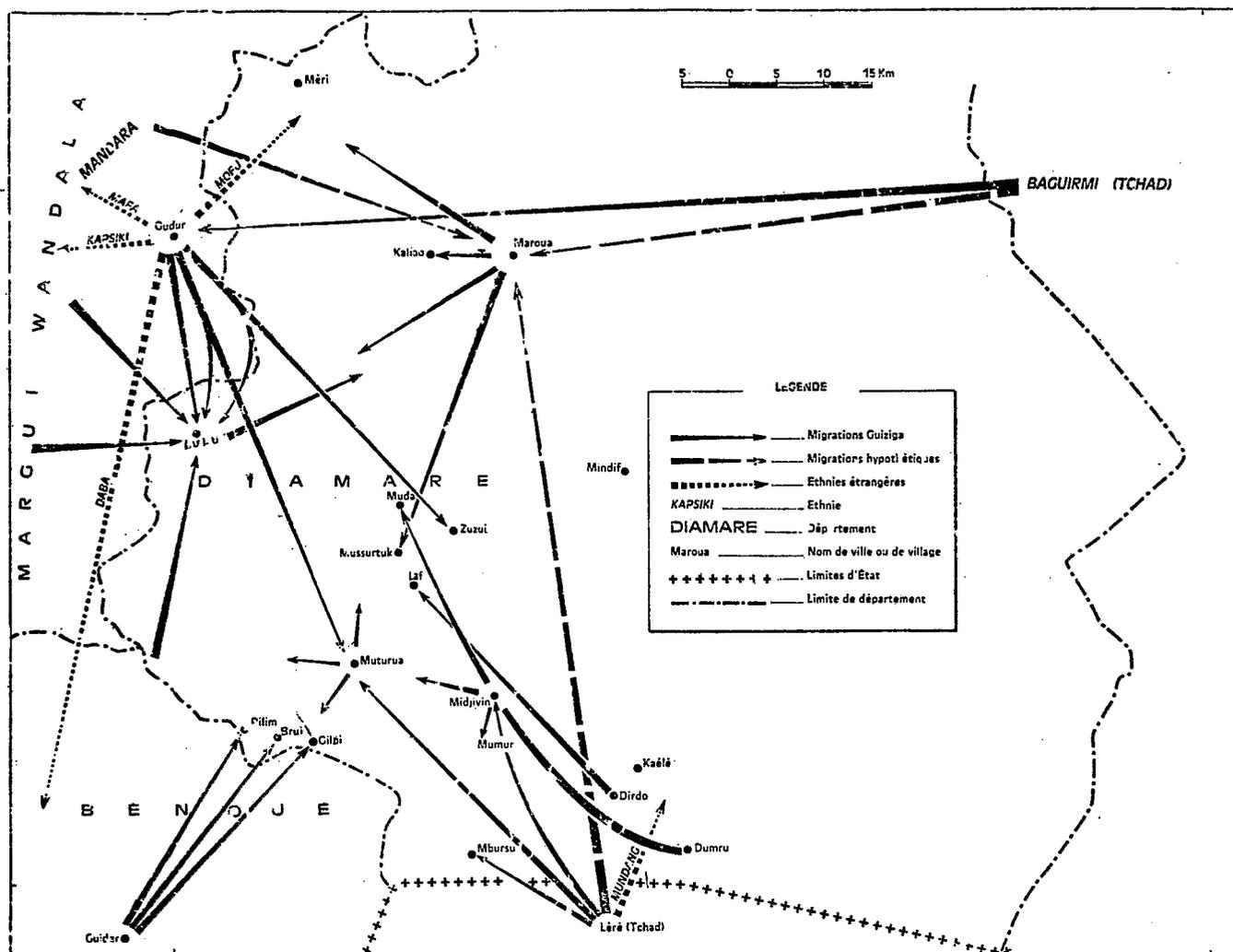
les premiers à être appelés Guiziga (?), « tous les autres Guiziga, affirment-ils, sont des descendants des Bi-Marva ».

Si l'on se fie aux généalogies de chefs que nous avons recueillies pour Moutouroua, Loulou (plus sujette à caution) et Bi-Marva — nous retiendrons pour cette dernière chefferie la généalogie apparemment plus complète que nous donne E. Mohamadou — on serait tenté d'accorder le bénéfice de l'antériorité aux Bi-Marva. Cet auteur situe le premier chef Bi-Marva vers les années 1690; il s'appuie pour étayer son affirmation sur le fait que Bi Leta, mort lors de la prise de Maroua, en 1795, était le sixième chef (il n'accorde que 15 ans à chaque règne, ce qui nous paraît un peu court). La chefferie de Loulou se serait constituée peu de temps après: nous avons signalé en effet que le deuxième chef était en place à Loulou, lors du passage de Bi *ɛɛŋger*; la lutte entre les Guiziga et les Peul (fin du XVIII^e siècle ou début du XIX^e siècle) ayant débuté sous le règne du troisième chef de Moutouroua, on peut penser que régnait alors à Loulou le quatrième chef.

Le recours aux généalogies ne nous paraît cependant pas très sûr. Quelque soit le groupe païen du Nord-Cameroun auquel on s'intéresse, on constate en effet que l'on retrouve presque toujours le même nombre de générations entre les vivants et l'ancêtre fondateur du clan. On pourrait évidemment émettre l'hypothèse que toutes ces ethnies se sont constituées approximativement à la même période, mais cela ne semble pas très sérieux; plus sûrement est-ce dû au fait que gens ne sont pas capables de se souvenir du nom de leurs ancêtres sur plus de dix ou douze générations. Si l'on se souvient généralement du nom de l'ancêtre fondateur du clan, et *a fortiori* du clan des chefs, et des ancêtres les plus proches des vivants, on comble les vides avec des noms d'ancêtres qui se sont illustrés et on oublie les plus humbles. Le fait que plusieurs membres d'un clan consultés séparément, donnent une généalogie rigoureusement identique, ne nous paraît être une preuve suffisante de la valeur de cette généalogie, chaque groupe pouvant mettre au point une généalogie en quelque sorte officielle. Cela est d'autant plus facile chez les Guiziga qu'il n'y a pas accumulation de crânes ou de poteries représentant les ancêtres.

Le fait que le cycle des grandes fêtes guiziga débute à Bi-Marva — fête de *kuja ngi juwa plis* (litt. « lune où l'on attache le cheval ») —, qui récemment encore recevait à cette occasion une délégation des autres chefferies, nous paraît être un indice plus solide de l'antériorité des Bi-Marva. De même, que les Moutouroua admettent l'antériorité par rapport à eux de la chefferie de Loulou, nous semble plus probant que le recours aux généalogies.

En matière de chronologie, le bilan se révèle donc particulièrement décevant. On peut seulement affirmer que les Guiziga ont pris possession de leur territoire actuel au plus tard dans le courant du



Origine géographique du peuplement.

Source : G. Pontié, *op. cit.*, p. 29.

XVIII^e siècle, et que les chefferies étaient déjà constituées lors de l'arrivée des Peul. Il y a par ailleurs de fortes chances pour que la chefferie Bi-Marva soit la plus ancienne chefferie Guiziga, suivie de celle de Loulou.

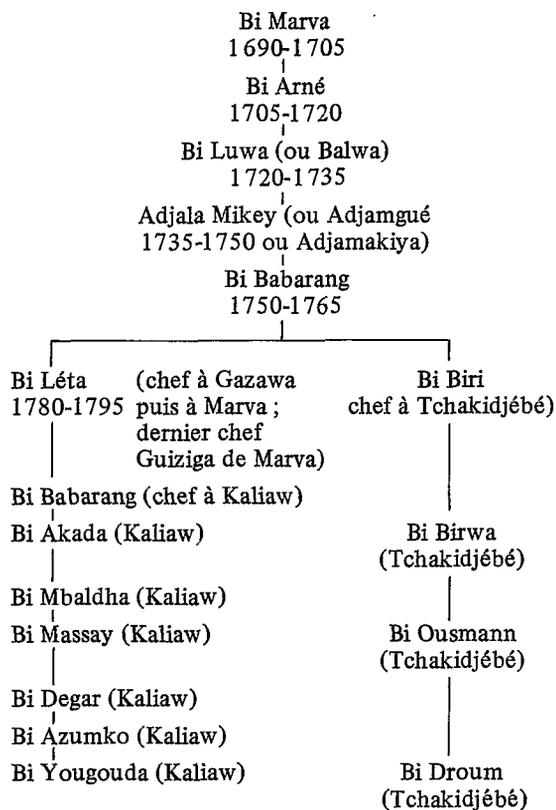
III. — Notes sommaires sur les échanges précoloniaux.

Pas plus qu'à l'histoire générale, nous ne sommes en mesure d'apporter une contribution importante à l'histoire des échanges précoloniaux. Nous ne pouvons guère livrer dans ce domaine que deux informations : d'une part, les échanges avec le monde extérieur ont été et, si l'on établit une comparaison avec les autres ethnies de plaine, restent dans une certaine mesure peu développés; d'autre part, ceci expliquant en partie cela, les Guiziga ont toujours préféré le pillage à l'échange.

Les pillages, vols ou autres formes de banditisme, ont été suffisamment fréquents et diversifiés pour que chacun puisse utiliser au mieux ses capacités. Nous avons signalé que les Moutouroua par exemple disposaient d'une armée susceptible d'opérer des razzias de grande envergure. Le butin saisi au cours de ces expéditions était remis au chef de Moutouroua qui en redistribuait une partie aux notables et aux guerriers. A une échelle plus réduite opéraient, généralement avec l'assentiment du chef, des bandes spécialisées dans le vol du bétail des Peul et éventuellement le rapt des bergers (51). Au niveau le

(51) Ces bandes opéraient encore du temps de la colonisation. Les administrateurs avaient pu constater que Boboyo-Kassél-Midjivin (en pays Moundang) et Moutouroua-Foulou-Mouda-Moussourtoouk-Loulou (en pays guiziga) étaient les points les plus « chauds ». Ainsi, en 1927, au cours d'une seule attaque nocturne, les Guiziga de Loulou ne déroberent pas moins de 80 bœufs aux Peul de Gawel.

*Généalogie et chronologie approximative
des chefs guiziga de Marva, de Kaliaw et Tchakidjébé.*



Source : E. Mohammadou, *op. cit.* p. 461.

plus bas, on trouvait des indépendants « coupeurs de routes » qui attaquaient le tout venant (52).

Ce climat n'était guère favorable au développement du commerce et des échanges. Les commerçants, des islamisés pour la plupart, n'étaient que peu motivés à sillonner une région dans laquelle le banditisme était érigé en institution et les possibilités d'échange de ses habitants des plus réduites. Si les étrangers — et notamment les Peul — étaient particulièrement visés, le Guiziga qui quittait son village ou du moins le cercle de villages unis par des échanges matrimoniaux, n'était pas non plus à l'abri d'une mésaventure.

Jusqu'à une époque récente, les Guiziga ont vécu en économie d'« auto-subsistance » ; ils ne produisaient, à peu de choses près, que ce qui était nécessaire à leur subsistance et ne consommaient, d'une manière régulière, que ce qu'ils produisaient. Nul besoin de l'aide extérieure pour la fabrication du

(52) Les Guiziga se sont ainsi taillés une solide réputation de voleurs et de « coupeurs de route » et sont encore considérés au Nord-Cameroun comme des maîtres en la matière. « Pour la question du vol, le Guiziga dépasse même le Moundang » entend-on dire encore fréquemment. Les Peul leur ont payé un lourd tribut en bétail et en bergers.

vêtement, la construction des cases ou la production de la nourriture quotidienne (même si les Guiziga ne semblent avoir été que médiocrement attirés par le travail de la terre). La maigre épargne réalisée était utilisée pour acquérir des épouses, quelques outils et armes auprès des forgerons, ou un supplément de prestige par des prêts ou des dons de mil qui avaient généralement pour cadre la communauté villageoise ou le groupe de parenté. L'introduction du numéraire date de la période coloniale (culture obligatoire de l'arachide), mais le Guiziga devra attendre la culture du coton, vers 1950, pour faire une entrée — encore modeste — dans l'économie de marché. Les administrateurs étaient d'ailleurs frappés par le sous-développement des marchés guiziga, et Ménard pouvait noter encore en 1938 que les Guiziga désirant vendre leurs produits devaient se rendre à Léré ou à Guider (53).

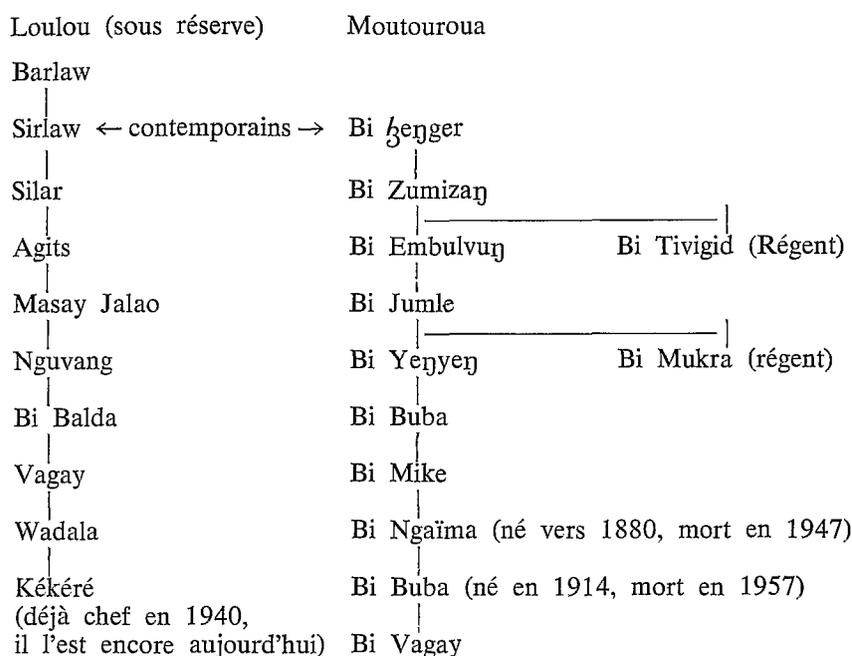
— *Le fer* : seule l'acquisition des outils et des armes imposait aux Moutouroua et aux Bi-Marva, dépourvus de forgerons, de sortir du cadre villageois. Les premiers s'approvisionnaient essentiellement à Loulou, les seconds à Loulou et vraisemblablement en pays mofou. Les Loulou comptaient en leur sein de nombreux forgerons capables d'effectuer toutes les opérations nécessaires à l'obtention du produit fini (recueil de la magnétite — *miziw* —, fonte, façonnage de la pièce); de tout temps la production semble avoir dépassé les besoins locaux, les échanges avec l'extérieur étaient donc possibles. Les services rendus par le forgeron étaient rétribués en mil, poules, chèvres et, plus récemment semble-t-il, en travail et en numéraire. Ces échanges n'avaient pas toujours lieu dans une atmosphère de paix : il n'était pas rare, m'ont conté les habitants de Mousourtouk, que des Loulou tentent de voler aux acheteurs les outils ou les armes que leurs forgerons venaient de vendre; il était nécessaire d'aller faire les achats en groupe.

— *L'esclavage* : avant la conquête peul, il ne semble pas que les Guiziga aient connu l'esclavage, du moins ne considéraient-ils pas l'esclave comme un produit commercialisable. Les captifs ramenés des expéditions guerrières n'étaient pas vendus : ceux que l'on ne tuait pas devaient travailler dans les champs du chef de Moutouroua et des notables pendant un laps de temps plus ou moins long, ensuite ils étaient remis en liberté ou tués. Il en était de même du Guiziga qui avait enfreint les lois de la société : s'il ne pouvait payer l'amende qui lui était infligée, il devenait captif du chef de Moutouroua qui l'utilisait comme manœuvre de culture jusqu'à ce qu'il ait purgé sa peine. Même s'il mourait pendant sa captivité, ses enfants n'héritaient pas de sa situation de captif.

Il n'en a plus été de même après la conquête peul. Les captifs pris chez l'ennemi étaient revendus

(53) Ménard : « Rapport de tournée dans les cantons de Moutouroua et Midjivin », 1938, Archives de Maroua.

Généalogie des chefs de Moutouroua et Loulou



aux Peul, de même que les Guiziga dont on voulait se débarrasser ou les enfants que l'on était contraint de vendre en période de famine. Quant aux Peul — des bergers notamment — que les Guiziga réussissaient à capturer, il était généralement demandé pour leur libération le versement d'une rançon; si cette rançon n'était pas versée, ils étaient libérés ou tués. Mais les Peul ne pouvaient se contenter d'acheter des esclaves : devant payer à Yola un lourd tribut, ils étaient contraints d'effectuer leurs propres razzias. Les Guiziga Bi-Marva en ont certainement beaucoup plus souffert que les Moutouroua et les Loulou qui se défendaient farouchement et étaient capables d'infliger de lourdes pertes aux Peul.

Les lignes qui précèdent, nous en sommes tout à fait conscient, mettent surtout en évidence notre incapacité à reconstituer l'histoire des Guiziga. Les traditions orales qu'il faudrait recueillir de manière systématique, et la connaissance du fonctionnement actuel de la société, nous auront seulement permis de reconstituer le processus de formation de l'ethnie. Nous n'avons fait en somme qu'ébaucher le travail de l'historien, mais peut-être lui aurons nous montré que l'étude des sociétés païennes n'est pas dépourvue d'intérêt.

Bibliographie

- BARTH H. — *Travels and discoveries in North and Central Africa*, Londres, Longman and Cie, 1857.
- CABOT J. — *Le bassin du Moyen Logone*, in *Mémoires de l'O.R.S.T.O.M.*, 8, Paris, 1965.
- COURNARIE, CEDILLE et FOURNEAU. — Ms, *Notes de tournée sur la subdivision de Kaélé*, Archives de Maroua, Cameroun, 1937.
- FROELICH J.C. — *Les montagnards paléonigritiques*, Paris, Berger-Levrault, 1968.
- LEMOIGNE J. — *Les pays conquis du Cameroun-Nord*, Archives, O.R.S.T.O.M., Yaoundé, s.d.
- LESTRINGANT J. — Ms, *Les pays de Guider au Cameroun. Essai d'histoire régionale*, Versailles, 1964.
- MARTIN J.Y. — *Les Matakam du Cameroun. Essai sur la dynamique d'une société pré-industrielle*, in *Mémoires de l'O.R.S.T.O.M.*, 41, Paris, 1970.
- MENARD. — Ms, *Rapport de tournée dans les cantons de Moutouroua et Midjivin*, Archives de Maroua, Cameroun, 1938.
- MOHAMMADOU E. — *Les Féroobé du Diamaré, Maroua et Pétté. Les traditions historiques des Peuls de l'Adamaoua*, 1, Niamey et Yaoundé, C.F.L.C., 1970.
- MVENG E. — *Histoire du Cameroun*, Paris, Présence Africaine, 1963.
- PONTIE G. — *Les Guiziga du Cameroun septentrional. L'organisation traditionnelle et sa mise en contestation*, *Mémoires de l'O.R.S.T.O.M.*, 65, Paris, 1973.
- PRESTAT G. — *Les Guiziga de la subdivision de Kaélé*, Archives de Maroua, Cameroun, 1947.
- RICHARD M. — *Traditions et coutumes matrimoniales chez les Mada et les Mouyeng*, Paris, 1972.
- URVOY Y. — *Histoire de l'empire du Bornou*, in *Mémoires de l'I.F.A.N.*, 7, Paris, Larose, 1949.
- VINCENT J.F. — *Divination et possession chez les Mofou, montagnards du Nord-Cameroun*, *J.S.A.*, XLI, 1, 71-132.
- VOSSART J. — *Histoire du sultanat du Mandara, province de l'empire du Bornou*, *E.C.*, 35-36, IV, 21-52.
- ZELTNER J.C. — *Notes relatives à l'histoire du Nord-Cameroun*, *E.C.*, 35-36, IV, 1953, 5-18.



COLLOQUES INTERNATIONAUX
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

N° 551

CONTRIBUTION
DE LA RECHERCHE ETHNOLOGIQUE
A L'HISTOIRE DES CIVILISATIONS
DU CAMEROUN

*THE CONTRIBUTION
OF ETHNOLOGICAL RESEARCH
TO THE HISTORY
OF CAMEROON CULTURES*

publié sous la direction de
Claude TARDITS

Volume I

PARIS
24-28 septembre 1973

EXTRAIT

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE



02547 ex 1

